

Surf'n turf

Roxanne Bouchard

Number 115, Fall 2007

À table!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14096ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, R. (2007). *Surf'n turf*. *Moebius*, (115), 53–58.

ROXANNE BOUCHARD

Surf'n turf

Pour M-S(P) H(G).
Merci.

De retour de la pêche, Filipe l'a invitée à souper.

— À dix-neuf heures ?

— J'y serai.

L'eau coule tiède sur ses cheveux, s'étend sur sa peau.
Rien ne presse.

Il aura préparé du poisson et le vin sera d'un domaine exquis et méconnu. Avant même de lui dire bonsoir, il introduira sa langue dans la bouche d'Isabel et la lèvera de terre. Facilement. Il lui fera l'amour naturellement, parce qu'elle le veut toujours, sur le comptoir ou sur la table. Quand elle jouira, il la regardera dans les yeux et lui souhaitera la bienvenue.

Elle sort de la douche, s'éponge, enroule ses cheveux dans une serviette. Nue, elle s'assoit sur le lit et parfume ses jambes. La dernière fois, il l'a prise comme ça. Les jambes d'Isabel remontées sur son ventre, ses bras et sa tête repliés contre la poitrine de Filipe. Il l'a serrée contre lui, la fermant doucement pour la prendre. Une coque lisse sur laquelle la mer vient s'étendre.

Ils mangeront ensemble le poisson, ils boiront le vin rare et feront l'amour. Faire l'amour avec Filipe, plier sa tête contre son torse pendant qu'il la referme et l'ouvre à la fois, délicatement, sans la briser, c'est participer aux grandes marées, à celles qui arrivent, l'automne, qui entrent dans la baie, ramènent l'éperlan pour une dernière

pêche avant l'hiver. C'est aller en mer avec l'appétit des vagues, trouver le large, la houle démesurée et échouer contre le matin, dans le ressac des draps, les cheveux emplis d'astéries en pagaille, les jambes lourdes de ceux qui ont suivi les baleines en apnée du monde et qui remontent difficilement pour s'étendre, éreintés, contre le sable dur. Faire l'amour avec Filipe, c'est entrer dans la force vitale des eaux, ouvrir la bouche et aspirer un grand coup. Vouloir se noyer. Et y aller.

Le souper sera délicieux.

Elle a hâte, sans urgence, choisit les dessous, la robe qui se défait facilement.

C'est à ce moment-là que le vieux Berto frappe à la porte. Il a les mains pleines, comme d'habitude.

— Vous voulez entrer, Berto ?

— Juste pour déposer tout ça.

— On a le temps pour l'apéro...

— Je refuserais pas un p'tit verre...

Le voisin octogénaire étend sur le comptoir de l'ail, des tomates, des oignons, des poivrons pendant que le chat gratte à la fenêtre.

— Vous avez apporté de l'ail ?

— Oui. La saison achève et je commence à déshabiller le potager. J'ai pus tellement besoin des plantes-sacrifices.

Berto cultive l'ail, le thym, la menthe, les œillets d'Inde et les capucines uniquement pour protéger ses légumes des pucerons, des doryphores et des piérides. Son potager sent toujours la menthe et la terre à la fois.

Isabel fait entrer le chat, un grand félin sûr de lui qui revient de la chasse.

— Tiens : je t'ai mis des œufs, la petite. Juste deux parce que les poules boudent un peu. Elles perdent leurs plumes, ces jours-ci. Je te dis que c'est pas ben beau à reluquer ! Même que le coq a dédain, je pense. Il va falloir que je coupe leur ration de calcium si je veux qu'il garde la main, comme on dit.

— Merci.

— C'est pas beaucoup, mais c'est assez pour faire une omelette au... saumon fumé !

Berto tire, victorieux, un petit paquet de saumon fumé du fond de son sac. Isabel verse le calva.

— Je savais pas que vous pêchiez le saumon, Berto.

— C'est mon frère qui a ramené ça. Pas moi. Moi, je va's pus à pêche.

Il lape le calva. La main du vieux Berto, râpée d'âge, son sourire tranquille, ses yeux bleus frôlent Isabel.

— Mon frère y va tout seul, lui. Tous les matins, le frénétique le prend au lever du soleil. Il pousse sa barque, tend des lignes. Il les remonte vers les onze heures, onze heures et quart, rentre dîner, coupe les filets, fume, marine, sale le poisson. Non. Pas moi. Moi, je ne veux plus aller en mer. Je préfère le potager, la petite.

Il rassemble minutieusement les légumes, les uns contre les autres, dans un ordre séculaire. Il a la main généreuse, la tranquillité du sol et la discrétion du soir.

— Parce qu'avec la mer, on sait jamais. Tu pars par beau temps pis tu penses qu'elle va te faire le cadeau d'une journée de soleil, mais pfft! Tu t'es dit, ben innocent : « Envoie donc pour une petite pêche avant l'hiver », mais là, t'es rendu au large pis tu vois la houle arriver, le *squall*, le coup de vent, toi... Surtout quand le vent d'ouest se lève, mettons à ce temps-icitte, là, vers l'automne, pis que les grandes marées s'amènent, tu te fais brasser, la petite, de tous les bords! T'as l'impression que la coque va fendre! Tu reviens t'échouer à terre, de peine et de misère, pis tu te fais ramasser par le ressac. Tu tires ta barque comme tu peux, pis tu finis ta journée les jambes lourdes, éreinté. Non! Laisse faire, la petite! Laisse faire! Pis je te parle même pas du mal de mer! Le cœur qui veut te sortir de l'estomac! Oh! moi, je préfère ben des fois rester à terre! Les pieds solides sur du ferme!

— Je pensais qu'on pouvait pas se passer de la mer...

Isabel regarde l'étendue des provisions. Elle connaît Filipe depuis le printemps. La saison chaude est propice à ce type d'aventure. À la frivolité.

Berto boit une gorgée de calva, s'approche du comptoir.

— Regarde ça, la petite! T'as de quoi te faire une omelette, là. Une maudite bonne! Œufs, saumon fumé, légumes frais. Et fenouil...

Isabel prend les œufs entre ses mains. C'est ainsi qu'il la prendra, ovale et refermée. Deux œufs silencieux, aux

coques lisses et tièdes. Elle les roule dans ses paumes. Filipe lui fera l'amour toute la nuit. Il lui chantera des chants marins, en faussant, pour la faire rire après l'avoir fait jouir. Il rira avec elle.

Indolent, le chat s'installe dans un coin et bâille. Berto pose son verre.

— Je te montre, juste au cas où.

Il attrape la grande poêle accrochée au mur et la place sur le feu qu'il allume.

— Un peu d'huile...

Demain, elle s'éveillera, étendue dans les draps bleus de Filipe, bercée par les moiteurs des nuitées perséides. Et l'été fera semblant d'y être encore. Demain, oui. Bien sûr. Elle sera repue et souriante.

— J'émince l'oignon, le poivron ; j'écrase l'ail que je jette sur l'huile. Pendant que ça grésille en désordre, tu casses deux œufs que tu mêles à un peu de crème et une goutte d'eau...

Berto lui enlève les œufs.

— Tu vas leur donner le tournis ! Viens : je va's le faire.

Pourtant... C'est peut-être juste un peu de fatigue, mais l'insouciance de l'été touche à sa fin et la lame déferlante des nuits, peu à peu, l'épuise. Elle a recommencé le travail et les journées sont longues quand les nuits sont courtes. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. Surtout depuis le début de septembre. Une sensation d'automne, sans doute. Un doute d'octobre. Elle vieillit, c'est sûr.

Les mains du vieil homme font éclater les œufs contre la paroi lisse du bol.

— Je fouette le mélange que je glisse dans la poêle, le feu moyen à mi-fort. Je fais couler le liquide vers le fond chaud en repoussant les bords de l'omelette avec la spatule.

Seulement voilà : l'échevellement des draps, la raideur des jambes et la pupille éclatée ne pourront pas toujours répondre aux questions du matin... Ce soir, elle pourrait. Ou cette nuit, c'est ça, cette nuit, elle pourrait. Peut-être. Rassembler le courage dans ses mains et lui dire. Qu'elle

l'aime. Par exemple. Manger avec lui, boire le vin rare et lui faire l'amour en chuchotant des mots. Dire.

— Quand le fond commence à dorer, je mets dessus la tomate en cubes, le fromage râpé. Et le saumon fumé. Tu vois, la petite : moi, je déchiquette toujours le saumon avec mes mains.

Ce qu'elle cherche, c'est peut-être le terre-à-terre. Le réconfort ennuyeux des journaux qui traînent sur la table à café, la vaisselle sale oubliée, le rasoir sur la tablette de la salle de bain. C'est ça, sans doute, qu'il lui faut. Le quotidien, la mélancolie, les soirées silencieuses.

— Bon. Mon verre est fini, ton souper est sur le feu. Je te laisse tranquille, la petite. Quand ce sera prêt, t'auras juste à plier l'omelette.

— Merci, Berto.

— Oublie pas le fenouil, à la fin.

— Oui, le fenouil.

Il joint ses mains carrées, son sourire tranquille, ses yeux bleus et, juste avant de rentrer chez lui, le dos encore solide, le cheveu blanc et le visage plissé par le vent de terre :

— Je dis ça, mais... C'est toi qui as raison, la petite : on peut pas se passer de la mer.

Dix-neuf heures moins cinq. Isabel plie l'omelette dans une large assiette, ajoute le fenouil frais. Elle pose l'assiette par terre et le chat arrive en courant. Elle ajuste sa robe, sourit. Ce soir, c'est vent d'ouest et la mer sera large.

